

UN CADAVRE
BIEN MYSTÉRIeux

Yves Paelinck

Un cadavre
bien mystérieux

Policier

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2018

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

Du même auteur

Quatre dames et un joker,
2018, Éditions Persée

Octobre 1990

Le soir tombait doucement. Marthe feuilletait un catalogue de salle de vente en écoutant le troisième concerto pour piano de Beethoven. Elle avait l'impression de le connaître par cœur et elle ne s'en lassait pas. Les bruits de la rue n'arrivaient que fort assourdis car la maison était en léger recul et précédée d'un jardinet de rocailles. Comme elle se tenait dans la pièce donnant sur le jardin à l'arrière, les bruits ne l'atteignaient pas. Il y avait cependant un peu plus d'animation, comme tous les samedis. Elle vivait dans la maison où elle avait grandi et dont elle avait hérité au décès de ses parents. Ce qu'on appelle ici un bien de famille. C'était une solide maison bourgeoise du début du siècle, style coffre-fort ou *maison de notaire*. De grandes fenêtres de part et d'autre de l'entrée centrale, de hauts plafonds moulurés. Enfin, hauts si on les compare aux habitations modernes. Pour beaucoup de personnes, c'était un sujet d'étonnement de la voir vivre seule, à son âge, dans une grande bâtisse. On lui parlait souvent de gaspillage d'énergie, de difficultés d'entretien et d'autres choses très terre à terre. Marthe n'était pas née un torchon à la main et ces considérations l'étonnaient toujours. Elle avait quelqu'un qui venait une fois par semaine pour le plus gros et le reste était une question d'organisation. Elle ne critiquait pas les gens qui dépensaient beaucoup d'argent pour avoir un intérieur avec des briques apparentes dans le séjour et un feu ouvert en tôle

au milieu de la pièce. Pourquoi diantre venait-on lui dire qu'il fallait être de son temps ? Il y avait certains meubles qui venaient de ses parents et d'autres tout aussi anciens découverts en chinant et en fréquentant les salles de vente.

Elle régla l'intensité de l'halogène, concession à la modernité et lut la description du service de Limoges qui constituait le lot 341. Excellent nombre ! Ce serait en fin de vente quand il n'y aurait plus grand monde. Il faudra qu'elle aille l'examiner demain matin à l'exposition.

— Espérons, dit-elle tout haut, qu'il ne soit pas trop mis en valeur.

Elle ferma les yeux pour s'imprégner de musique et se fit la réflexion qu'elle n'avait jamais entendu ce concerto au concours Reine Élisabeth. Le quatrième, oui. Peu de Beethoven et de Mozart à ce prestigieux concours qui était connu du monde entier. Elle pensa à cette reine dont le mari était mort tragiquement à une vingtaine de kilomètres d'ici, à Marche-les-Dames. Elle était déjà née mais trop petite à l'époque pour s'en souvenir.

Marthe quitta sa bergère pour retourner le disque car elle avait encore l'interprétation de Wilhem Kempff qui, pour elle, n'avait jamais été égalée. C'est à ce moment qu'elle entendit distinctement la cloche. Il y avait encore des grilles devant la maison et une cloche qui datait de l'époque de la construction de la maison. Son fils avait voulu faire installer une sonnerie électrique mais Marthe n'en voyait pas l'utilité. Ses petits-enfants étaient venus en renfort, ils adoraient sonner à la cloche. Elle n'attendait personne et les visiteurs venaient rarement à l'improviste. Même ses trois grandes amies qu'elle connaissait depuis l'enfance téléphonaient d'abord. Elle fit de la lumière dans le corridor et alla ouvrir ayant entendu la grille grincer. Il n'y avait que ses proches qui entraient dans le jardinet et n'attendaient pas à la grille. Un de ses petits-fils, Michel, le numéro trois qui devait aller vers les seize ans.

— En voilà une bonne surprise !

L'adolescent avait l'air décidé et préoccupé à la fois. Marc, son frère aîné, était celui qu'elle voyait le plus.

— Rentre, Michel, tu as l'air frigorifié !

Elle constata que le soir était tombé tout à fait, décidément les journées raccourcissaient. Michel entra dans la pièce de séjour qu'il connaissait bien et restait planté, montrant tous les signes de la contrariété. Que pouvait-il arriver à cet adolescent studieux, modèle même ? Il la regardait avec son doux regard de myope, ce qui l'attendrissait toujours surtout quand elle pensait que ce petit jeune homme était déjà un vrai scientifique et passait le plus clair de ses soirées l'œil vissé à son télescope. Il ne pensa même pas à retirer son anorak, pourtant il faisait bon dans la pièce. Elle le débarrassa.

— J'hésitais à prendre un apéritif parce que je n'ai jamais aimé boire toute seule. Je peux t'offrir quelque chose ?

— Oh oui ! Tout ce que tu veux et de préférence, assez fort.

Marthe sortit la bouteille de Cointreau, mit des glaçons et servit deux verres. Toujours debout, il avala le breuvage d'un coup, ce qui sembla lui apporter quelque chaleur. Il s'assit enfin en face d'elle mais avec un tel regard vers la bouteille que Marthe le resservit. Il trempa les lèvres, cette fois et revint sur terre.

— C'était exactement ce dont j'avais besoin. Il m'arrive quelque chose d'étrange que je ne peux raconter qu'à toi.

Elle prit bien garde de ne pas l'interrompre et trempa à son tour ses lèvres dans son verre sans le quitter du regard.

— Bonne-maman – il était le seul à l'appeler ainsi – je viens d'assister à un enterrement.

— À cette heure ?

— Un drôle d'enterrement, très discret et heureusement, je crois qu'ils ne m'ont pas vu.

En effet, c'était sérieux. Cela l'aurait surpris qu'il débarque pour une futilité. Michel prit encore une gorgée puis posément et clairement, il lui raconta.

— J'étais dans le bois des Corbeaux vers 19h30 quand j'ai vu arriver un 4x4, un véhicule tout-terrain, précisa-t-il pour sa grand-mère qui n'était pas abonnée au *Moniteur de l'automobile*. De ce véhicule sont sortis deux hommes. Je suis resté derrière un gros chêne, étonné qu'un véhicule vienne à cette heure dans le bois. Par intuition, je n'ai pas osé bouger. J'ai attendu quelque peu et quand j'ai coulé un regard, ils avaient sorti deux pelles. Ils se sont mis à creuser méthodiquement, sans parler. Cela a duré un temps fou. Puis ils ont pris à l'arrière de leur véhicule une sorte de long sac de couchage, on aurait plutôt dit un tapis. Ils l'ont porté à deux dans le trou et tout de suite, ils ont commencé à reboucher. De temps en temps, je regardais. Je les ai vus remettre des branchages et des feuilles mortes. À la lueur d'une forte lampe de poche, ils inspectaient le sol. Puis ils sont remontés dans leur véhicule et ont disparu. À la longueur de la forme qu'ils ont enterrée, ce ne pouvait être qu'un corps. J'ai encore attendu avant de sortir de ma cachette puis je suis venu directement chez toi. Le crime, c'est plutôt ton rayon...

Marthe ne disait toujours rien. D'expérience, elle savait que le premier récit d'un témoin oculaire est très important. En se taisant, elle espérait que d'autres détails lui reviendraient à l'esprit et pour cela, il fallait du calme. Michel était déjà partiellement soulagé d'avoir pu confier sa macabre découverte. Voyant que sa grand-mère attendait la suite, il donna quelques précisions.

— J'ai pris quelques points de repère pour retrouver l'endroit précis et j'ai arraché un fil de laine de mon pull que j'ai attaché juste au-dessus de l'endroit. Il n'y a même pas de monticule. Je n'avais pas de lampe de poche et je ne suis pas sûr qu'on puisse relever les empreintes de pneus. Il serait prudent de ne pas repasser dessus avec un autre véhicule.

— Les voix ?

— Rien. Ils ont travaillé en silence. Ils étaient précis et coordonnés comme deux personnes qui ont l'habitude de travailler

ensemble. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire et n'avaient pas de temps à perdre. Pas de fébrilité ni le moindre recueillement après. Silencieux et efficaces.

— Tu saurais reconnaître le véhicule ?

— Il faisait sombre, la voiture semblait l'être aussi. Elles ne m'ont jamais fort intéressé...

— Et les deux bonshommes ?

— Là, je ne sais pas dire grand-chose. Ils étaient à peu près de même taille. L'un était peut-être un peu plus petit, trapu et baraqué. Des vêtements de paysans. En les voyant creuser, je me suis dit que ce n'était pas la première fois qu'ils maniaient la pelle. Ah oui ! ils avaient une hache. J'ai entendu qu'ils coupaient quelque chose dans le trou, sans doute des racines. Ils ne portaient pas de lunettes et l'un des deux avait une casquette. L'autre, un peu plus grand, une salopette. Il y avait quelque chose de métallique au niveau de la poitrine.

Michel sembla encore un peu perdu dans ses souvenirs, puis il quitta le bois des Corbeaux et revint sur terre, pour découvrir son verre qu'il termina avec plaisir.

— Que faut-il faire ?

— Je crois qu'il faut prévenir les autorités. Tu vas devoir sûrement raconter plusieurs fois la même chose. Peut-être ferais-tu bien de l'écrire maintenant à ton aise. L'essentiel est que tu puisses retrouver l'endroit exact, dans un bois, ce n'est pas évident.

— Est-ce que je dois nécessairement apparaître ? Toi qui connais des magistrats, tu ne pourrais pas faire l'intermédiaire ?

— Il est évident qu'ils vont te demander ce que tu faisais là.

— C'est bien ça qui m'embête.

Il hésita un peu puis reprit.

— Si je t'en parle, c'est aussi pour que cela n'arrive pas aux oreilles des parents. Je n'étais pas seul.

Marthe sourit. Michel rougissait un peu. Elle se sentait déborder de tendresse pour cet adolescent. Il était la vie. La roue de la vie qui tourne toujours et qui ne s'arrête jamais.

— J'étais avec une amie dont les parents sont assez collet monté. Elle était censée être chez une camarade de classe pour l'aider en algèbre. Je ne veux pas qu'elle ait d'ennuis ni avec ses parents ni...

— Ni ?

— Tant que ces deux hommes ne seront pas arrêtés, je ne veux pas qu'on sache qu'elle a été témoin. Je ne lis pas des romans policiers comme ma sœur mais je sais quand même que le rôle de témoin gênant n'est pas bon.

— Elle a peut-être aperçu un détail supplémentaire ?

— Je ne crois pas. Elle a eu très peur. Je lui ai dit à l'oreille de fermer les yeux, de respirer doucement et d'attendre que je lui dise quand on pourrait bouger.

— C'est très chevaleresque.

— Tu n'as pas une idée ?

— Le temps est clair et sec. Ce n'est pas loin de la colline qui est bien dégagée et où il y a des épineux. Tu peux toujours dire que tu cherchais un endroit qui t'aurait servi d'observatoire.

Ils se regardèrent, complices. Ça tenait et pour la première fois, il sourit.

— Tu sais, l'essentiel est de retrouver l'endroit. Une fois qu'on saura qui c'est, la moitié du travail sera faite.

— Pour les parents ?

— La même histoire ne peut resservir ?

— Ils savent que j'ai un excellent observatoire que j'ai aménagé dans l'ancien pigeonnier.

— N'est-il pas bon parfois de changer d'angle ? Je crois que les policiers vont avoir besoin de toi pour retrouver l'endroit. Je vais téléphoner au Palais.

— Il y a quelqu'un le samedi ?

— Tu sais, les malfaiteurs n'ont pas tous opté pour la semaine de cinq jours, ils travaillent en horaires décalés. Pour les parents, je peux les prévenir que tu es chez moi et que je te garde à souper ?

— Parfait.

Marthe passa un rapide coup de fil à sa belle-fille pour lui demander si cela ne la dérangeait pas qu'elle garde Michel à souper. La communication fut brève et positive. Puis elle appela le Parquet et eut la chance d'obtenir le substitut qui était de service. Depuis qu'avec ses amies elle avait découvert l'assassin du Président Miranda l'année dernière, son nom était devenu une fameuse carte de visite.

— Madame Derval ? J'allais partir, que puis-je pour vous ?

— Ne pourriez-vous pas vous arrêter un moment chez moi ? Je voudrais vous parler de vive voix et dans la discrétion.

Il eut l'intelligence d'acquiescer et de ne pas demander si c'était urgent. Marthe avait beaucoup apprécié son esprit de décision et son bon sens dans l'affaire Miranda. Elle donna un bloc de papier et un stylo à Michel en lui conseillant d'écrire lentement, à son aise et d'être le plus analytique possible. C'est souvent à cause d'un détail qu'une affaire peut être résolue. Il terminait son pensum quand la cloche tinta. Le substitut Berthier était un homme d'humeur égale. Lui aussi connaissait les lieux et les avait connus même avant Michel. Thierry, le fils de Marthe, avait été son condisciple au collège. Il avait goûté ici quelques fois, enfant, à l'occasion d'anniversaires et Marthe vit qu'il regardait autour de lui avec le plaisir de celui qui apprécie de retrouver un décor de son enfance. Il accepta bien volontiers un whisky, ne faisant aucun commentaire à la présence de cet adolescent qui devait être un des enfants de son ancien camarade. S'il supposait que ce dernier eut fait une bêtise, il n'en laissait rien paraître. Marthe lui dit :

— Michel, mon petit-fils, le troisième de Thierry, précisa-t-elle, doit vous relater un événement.

Il se tourna vers Michel et l'écoula. Celui-ci fit point par point le même récit qu'il avait fait à sa grand-mère, avec les précisions convenues. Puis il tendit les feuillets qu'il avait couverts de son écriture. Le substitut sourit devant les pattes de mouche et ne fit pas de remarques.

— Tu es sûr de pouvoir retrouver l'endroit ?

— Absolument.

— Parfait.

Marthe l'interrompt.

— Je souhaiterais qu'on ne puisse pas remonter jusqu'à lui. Cela ne pourrait-il pas être ce que vous appelez *un vent favorable* ?

Berthier souriait. Il aimait cette grand-mère prête à protéger son petit-fils mais qui avait fait son devoir en le prévenant.

— De plus, si vous y allez maintenant, vous risquez d'effacer des indices et à la campagne si plusieurs véhicules de police se déplacent la nuit, dans le bois, on risque d'en entendre parler à la messe du dimanche matin.

Le substitut était pensif.

— Je crois que le mieux est que Michel vienne avec moi maintenant. Vous avez bien un plaid ou une couverture pour le dissimuler à l'arrière de ma voiture ? Il n'a qu'à s'étendre sur la banquette arrière. On s'arrêtera à l'ancien cimetière et de là, on ira à pied. Comme ça, je pourrai revenir avec les services spécialisés. Je vous le ramène dans une bonne heure.

La conversation entre le magistrat et l'adolescent ne fut pas difficile. Couché sous un plaid à l'arrière, nul n'aurait pu rien deviner. Berthier était du pays, c'était facile. Il conduisait sans secousses.

— Ça va ? Tu n'es pas malade ?

— Non pas de problème.

— Tu sais que j'ai joué au foot avec ton père. Il fait encore du sport ?

— Un peu de tennis mais Marc le bat.

— Marc, c'est l'aîné ?

— L'aîné des garçons. Il y a d'abord Bérengère.

— Ils sont déjà à l'université, je crois ?

— Bérengère en histoire et Marc est en première candidature en droit.

— Tu es au collège ?

— Oui, je commence la cinquième.

— Alors comme ça, tu observes les étoiles ? Tu es déjà allé au *Space Center* de Redu ?

— Oui.

— Ne bouge pas. Je vais garer la voiture le long du mur ouest du cimetière.

Sous son plaid, Michel ne vit pas Berthier qui prenait quelque chose dans le tiroir à gant dont il entendit le bruit à la fermeture. Puis une portière bien huilée se claqua aussi doucement que possible. Il y eut un silence puis quelques instants après il vint le dégager. Berthier verrouilla le véhicule et ils partirent d'un bon pas. Entre le cimetière et le bois il n'y avait plus aucune maison. Les chances de rencontrer quelqu'un étaient minces. Ils longèrent un champ puis passèrent un chemin creux, fort noir et enfin arrivèrent au bois. Ils s'arrêtèrent pour écouter la nuit. Au loin, on entendait quelques aboiements comme toujours.

— Tu n'as pas peur ?

— Ça va.

— Alors maintenant, c'est toi qui me guides.

Michel alla jusqu'à une ancienne potale puis continua dans le chemin jusqu'à un croisement et sans hésiter prit l'embranchement de gauche qui montait. Ils firent encore une centaine de mètres en silence. Il s'arrêta, prit un bouquet de noisetier comme repère et dit :

— Voilà, leur véhicule était garé à une vingtaine de mètres d'ici. Vous avez une torche ? Rentrons dans le bois et longeons le chemin.